Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **43 (1993)**

Heft 3

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 125 (1993), P. 291-318

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la théologie

BOÈCE, *Courts traités de théologie. Opuscula sacra.* Textes traduits, présentés et annotés par Hélène Merle (Sagesses Chrétiennes), Paris, Cerf, 1991, 151 p.

L'histoire intellectuelle de l'Occident médiéval est attachée à Boèce comme à l'un de ses plus importants fondateurs. Et pourtant, de son œuvre, que savons-nous aujourd'hui, mis à part la *Consolation de la philosophie* considérée comme son chef-d'œuvre? Hélène Merle, ingénieur de recherche au CNRS, ouvre à l'intérêt des lecteurs français les trésors des *Opuscula sacra.* Ces cinq traités théologiques sont ici traduits pour la première fois et nous mettent au cœur des graves questions débattues à Rome, au VIe siècle, alors que l'Empire romain est divisé en deux et que l'Eglise est elle-même traversée par les courants ariens, monophysites, nestoriens, pélagiens et manichéens. Comment faire face à cet assaut d'idées qui menaçaient l'unité de l'Eglise, malgré l'autorité des conciles de Chalcédoine, Ephèse et Nicée? C'est à Boèce, sénateur et philosophe romain, helléniste, néoplatonicien et théoricien des arts que s'est adressé Jean le Diacre, ami du Pape, pour l'inviter à résoudre, avec les moyens de la logique et de la dialectique, les difficultés des problèmes théologiques. Présentés dans l'ordre chronologique admis par les savants, Hélène Merle nous offre d'abord le *Bref exposé de la foi catholique (De fide catholica)* et le *Contra Eutychen et Nestorium*, c'est-à-dire le traité sur la personne et les deux natures du Christ. Dans le *De Hebdomadibus* qui suit, Boèce pose une série de règles semblables à celles que les mathématiciens établissent avant toute recherche et il montre, à partir d'elles, comment il est possible de comprendre la nature du rapport existant entre le bien premier, identique à l'être premier, et les nombreux biens seconds que sont les substances. Dans les deux derniers traités, l'*Utrum Pater* et le *De Trinitate*, Boèce répond à la question de savoir si les trois personnes de la Trinité sont attribuées substantiellement, c'est-à-dire essentiellement, à la divinité ou non et, dans ce cas, suivant quel autre mode et, enfin, il affirme contre les ariens, dont fait partie le roi ostrogoth Théodoric, l'unicité du Dieu trine, Père, Fils et Saint-Esprit.

JEAN BOREL

CARL LAGA et CARLOS STEEL (éd.), *Maximi Confessorie Quaestiones ad Thalassium II, Quaestiones LVI-LXV una cum latina interpretatione Ioannis Scotti Eriugenae iuxta posita* (Corpus Christianorum, Series Graeca 22), Turnhout/Leuven, Brepols/University Press, 1990, LXII + 363 p.

PETER VAN DEUN (éd.), *Maximi Confessoris Opuscula Exegetica Duo, Expositio in Psalmum LIX, Expositio Orationis Dominicae* (Corpus Christianorum, Series Graeca 23), Turnhout/Leuven, Brepols/University Press, 1990, CLXXII + 135 p.

Les *Quaestiones ad Thalassium* forment l'une des œuvres majeures de Maxime. Elles furent composées vraisemblablement entre 630 et 634, c'est-à-dire à un moment où son intérêt se portait toujours sur les thèmes de l'origénisme et où il

n'était pas encore engagé dans les discussions christologiques sur le monothéisme. L'un de ses amis, prêtre, Thalassius, lui avait fait alors parvenir une liste de questions sur des passages difficiles des Ecritures, et l'œuvre s'est peu à peu constituée autour des réponses que Maxime tentait de leur apporter. Nous entrons donc ainsi de plain-pied dans la méthode herméneutique du Confesseur, dans laquelle il n'expose que très rarement le texte littéral, mais envisage d'emblée la difficulté du texte scripturaire comme point de départ pour une pensée spéculative qui doit nous introduire au mystère même de la Révélation: le déification de l'homme en Christ. En se relisant, Maxime jugea nécessaire d'apporter encore d'autres explications pour mieux éclairer le point de vue qu'il défendait: il ajouta des scholies et des notes marginales qui sont également publiées, car elles ont été transmises par toutes les branches de la tradition, ainsi que par la traduction latine de l'Erigène. Il y a dix ans, MM. Laga et Steel fournissaient l'édition des 55 premières *Quaestiones.* Aujourd'hui, ils achèvent leur travail en nous donnant les dix dernières, dont certaines font l'objet de longs développements, et qui ont, pour texte de base, respectivement Esdras 4,1-3 (Q.56), Jacques 5,16 (Q.57), 1 Pierre 1,6 (Q.58), 1 Pi.1,10s (Q.59), 1 Pi.1,19s (Q.60), 1 Pi.4,17s (Q.61), Zacharie 5,1-4 (Q.62), Za.4,2-3 (Q.63), Jonas 4,11 (Q.64), 2 Samuel 21,1-14 (Q.65). En fait d'édition critique, l'on ne peut pas souhaiter mieux que ce qui nous est offert ici, puisque, en face du texte grec de Maxime, se trouve aussi l'édition critique de l'une des plus célèbres versions latines, qui fut la première en Occident médiéval, celle de Jean Scot Erigène. Nous goûtons ainsi l'expression de deux parmi les plus grands génies spéculatifs de l'histoire du christianisme oriental et occidental. Les éditeurs et les éditions Brepols ont donné le maximum de soin à la publication de cet ouvrage qui est un chef-d'œuvre dans le genre. – Bien que brefs, les deux opuscules dont Peter van Deun nous donne, dans le deuxième volume, la première édition critique, sont importants dans l'ensemble de l'œuvre maximienne, et doivent avoir joui, vu le nombre des manuscrits existants et consultés (21 sur 23 pour l'*Expositio in Psalmum 59* et *39* pour l'*Expositio Orationis Dominicae*, s'étendant entre le Xe et le XVIIIe siècle). Jusqu'ici nous étions, pour ces deux textes, tributaires de l'édition et de la traduction faites par F. Combefis, en 1675, et reprises dans Migne (cf. P. G. XC, colonnes 855-871 pour le premier, et colonnes 871-911 pour le second). Dans une première partie, Peter van Deun décrit et classe minutieusement tous les témoins de la tradition directe, et ceux de la tradition indirecte (chaînes exégétiques, florilèges, citations dans des auteurs byzantins). Le commentaire du Psaume 59 qui expose les calamités frappant le peuple d'Israël doit certainement avoir été écrit à l'occasion des terribles défaites que Perses et Arabes infligèrent aux Byzantins au VIIe siècle, et que Maxime a connues. Quant à celui de l'Oraison Dominicale, il constitue une authentique mystique que l'on peut comparer, bien qu'elle s'adresse à des esprits déjà avancés dans la contemplation des mystères et qu'elle soit d'un haut niveau spéculatif, à ce qu'étaient, pour les néophytes, les catéchèses mystagogiques de Cyrille de Jérusalem ou de Théodore de Mopsueste. D'une manière synthétique, Maxime y exprime, en suivant l'ordre des demandes, l'ensemble de sa doctrine de la déification de l'homme où se trouvent conciliées, dans une anthropologie dynamique, les voies de l'ascèse et de la gnose conduisant la nature humaine, réconciliée avec elle-même par le Christ, d'unification en unification jusqu'au seuil de l'unité divine. C'est dire l'importance de cet exposé dont l'édition critique est réalisée selon toutes les règles de l'art, et dont il faut aussi souhaiter prochainement une traduction française. Sept index complets – noms propres, mots grecs, citations scripturaires, sources et passages parallèles, *Testimonia*, manuscrits – achèvent ce bel ouvrage.

JEAN BOREL

JAN VAN RUUSBROEC, *Ecrits I. La Pierre Brillante, Les Sept Clôtures, Les Sept Degrés de l'Amour, Le Livre des Eclaircissements*. Introduction de Paul Verdeyen, présentation et traduction par Dom André Louf (Spiritualité Occidentale 1), Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1990, 284 p.

A ce jour, nous ne disposions que d'une seule traduction des œuvres de Jan van Ruusbroec, celle qu'avaient faite les bénédictins de Saint-Paul de Wisques, entre 1915 et 1921. C'est dire aussi qu'elle était devenue introuvable. Avec courage et détermination, André Louf reprend à zéro l'entreprise et, dans une langue claire et rajeunie, précise et attentive aux formes du vieux flamand qu'utilisait Ruusbroec, il nous offre ici en prémisses quatre traités du Bienheureux: *La Pierre Brillante, Les Septs Clôtures, Les Sept Degrés de l'Amour, Le Livre des Eclaircissements.* Le premier analyse aussi brièvement que profondément les étapes successives de l'expérience contemplative. Le deuxième décrit, à l'intention d'une moniale clarisse, les dispositions intérieures nécessaires pour qu'il y ait rencontre et communion avec Dieu dans le lieu du cœur. Le troisième expose l'échelle des vertus spirituelles qui conduisent au «clair regard intérieur» et à la mort spirituelle. Enfin, dans le quatrième traité, Jan van Ruusbroec fustige tout ce qu'il connaît et qualifie de fausse mystique, laquelle ne peut qu'égarer le malheureux qui y goûterait. Nous ne saurions assez féliciter l'Abbaye de Bellefontaine de s'être engagée dans l'édition de cette nouvelle traduction française qui comprendra plusieurs volumes, et André Louf lui-même pour la qualité de son travail et des introductions spirituelles qui précèdent chaque traité. Quant à l'introduction générale de Paul Verdeyen, elle est aussi excellente et correspond en fait au résumé d'un ouvrage plus étendu intitulé *Ruusbroec l'Admirable* que nous avons déjà recensé dans la revue (cf. RThPh 1991, p. 338 s.).

JEAN BOREL

ALOÏS MARIA HAAS, *Gottleiden-Gottlieben. Zur volkssprachlichen Mystik im Mittelalter*, Frankfurt a. M., Insel Verlag, 1989, 522 p.

Dans le chanp complexe et vaste, que l'on ne défriche que depuis peu systématiquement, de l'histoire de la mystique médiévale en général, et rhénane en particulier, Aloïs Maria Haas est actuellement l'un des meilleurs interprètes et l'un des guides les plus sûrs. C'est une bonne idée, dont la réalisation facilite le travail et la méditation, que d'avoir rassemblé dans ce volume quinze études, toutes plus intéressantes les unes que les autres, dispersées, dans leur première publication, dans des revues spécialisées, des journaux, des mélanges ou des colloques, entre 1983 et 1989. Les recherches du célèbre professeur zurichois l'ont conduit à poursuivre, simultanément, deux buts complémentaires, dont les essais ici réunis nous donnent le modèle: le premier est de cerner, avec toujours plus de précision, le sens, les expressions spécifiques, les sources et les orientations les plus profondes de la mystique allemande qui s'épanouit dans l'école dominicaine du XIVe siècle et dans la vie, l'œuvre et la pensée de Maître Eckhart, Jean Tauler et Henri Suso. Le second est de trouver et de déterminer, dans les époques qui ont suivi, de la Réformation à nos jours, l'impact réel de cette mystique, dont la principale exigence a toujours été, comme l'exprime si bien l'auteur des écrits aréopagitiques, son fondateur inconnu, «de ne pas avoir de Dieu une science théorique seulement, mais aussi une expérience vécue (D.D.N. II, 9)», de ne pas être, pour l'exprimer plus littéralement, théo-

mathe seulement, mais aussi théo-pathe, ce qui fondera, dans l'ordre de l'enseignement, l'opposition, ou la complémentarité du *Lese-* et du *Lebe-meister*. La vitalité actuelle de la quête du religieux et de la mystique universelle suscite un peu partout des études de tendances et de niveaux très divers, traversées par un même courant de mise en comparaison des grandes expériences intérieures faites aussi bien en Occident qu'en Orient chrétien et non chrétien. Un remarquable article tente ici d'aborder les voies d'approche entre la mystique eckartienne, le bouddhisme zen et d'autres traditions spirituelles. Nous remercions Aloïs M. Haas du sérieux qu'il apporte dans ce dialogue œcuménique des profondeurs.

JEAN BOREL

JEAN DURING, *Musique et mystique dans les traditions de l'Iran* (Bibliothèque iranienne 36) (Institut français de recherche en Iran, Paris-Téhéran), Leuven, Peeters, 1989, 688 p.

Orientalistes, islamologues, musicologues et ethnomusicologues s'accordent pour gratifier de leur admiration et de leurs éloges le travail exceptionnel de Jean During. Nous leur faisons écho avec le même enthousiasme, car rien n'égale à ce jour cette somme originale de documents et d'informations sur les traditions musicales iraniennes et les affinités qu'elles entretiennent avec la métaphysique et la mystique islamiques persanes. La force de Jean During est d'avoir fait sienne cette culture, dont il a appris à maîtriser tous les aspects au cours de longs séjours en Iran où, par le triple jeu de la participation effective de l'intelligence et du cœur, la ténacité dans la recherche et la confiance qu'on lui a témoignée, il a pu recueillir, de première main, un ensemble impressionnant de chants et d'enregistrements, dont il a assuré la transcription, la traduction et l'explication. Dans une première partie, c'est au Baloutchistan que l'auteur nous convie, pour nous introduire au rite du *le'b gouati* que l'on y pratique encore couramment, et qui présente l'intérêt d'une forme populaire dans laquelle se mêlent le soufisme, le chamanisme et la possession à des fins de pactisation ou d'exorcismes. L'extase et la transe sont au centre de ce rite dont la musique, fortement imprégnée d'éléments soufis, est le principal agent opératif. Puis, après avoir décrit le vaste répertoire de chants des derviches Cheshti, il nous emmène au Kurdistan, pour y analyser de près les différentes techniques de litanies collectives *(dhikr)* exécutées par les derviches Qaderi. Essentiellement au service du verbe, l'interprétation de cette musique met en jeu, pour accomplir tous les aspects symboliques et les effets ésotériques dont elle est chargée, le pouvoir de l'intentionnalité de l'esprit, la qualité de la voix et le sens du rythme des chanteurs. Par un remarquable chapitre, nous entrons alors dans l'ambiance sacro-sainte des Ahl-e Haqq, dont les formes spécifiques d'audition spirituelles *(samâ')* sont par principe secrètes et mystiques. Il est impossible de rendre compte de la richesse et de l'intérêt de toutes les descriptions et de tous les commentaires qu'au fil des pages Jean During nous apporte, non seulement sur les modes musicaux que ces traditions ont su développer et cultiver, mais aussi sur les nombreux instruments requis, dont il connaît de l'intérieur les possibilités, puisqu'ils font partie intégrante de sa pratique spirituelle. Personne n'était donc mieux qualifié que lui pour mettre en lumière et explorer, dans la troisième partie de l'ouvrage, les rapports intentionnels que, dans leur ensemble, ces musiques et ces chants manifestent avec la métaphysique et le mysticisme spéculatif de type iranien. Systématiquement, ils ne visent en effet qu'à des états successifs de dépassement et de transcendance (le *hâl* avec tous ses niveaux et nuances), propres à faire pénétrer l'âme de l'auditeur dans la réalité onto-

logique des mondes spirituels dont ils ne sont qu'un nostalgique écho. Henry Corbin nous avait déjà familiarisés avec le *alam al-mithal*, monde imaginal ou champ des perceptions surnaturelles visuelles ou auditives, constituant un pont *(barsakh)* entre le monde sensible et l'infini du monde divin. Jean During, à partir des nombreux et mystérieux pouvoirs de la musique, approfondit de manière inédite la signification existentielle des nombreuses correspondances entre les structures anthropologiques et cosmologiques que ces cultures ont su intérioriser avec tant de rigueur et de précision.

JEAN BOREL

KIRSTEN STOFFREGEN-PEDERSEN, *Les Ethiopiens* (Fils d'Abraham), Turnhout, Brepols, 1990, 212 p.

Tout l'intérêt de cette présentation globale des Ethiopiens comme peuple et comme famille spirituelle réside dans la qualité des informations que Kirsten Stoffregen-Pedersen a puisées dans les sources *ge'ez* elles-mêmes, comme dans les études occidentales les plus sûres. Commençant par un aperçu de l'histoire de l'Ethiopie des origines à 1988, elle poursuit en exposant les grands axes de la réflexion doctrinale de l'Eglise Ethiopienne qui, comme l'on sait, depuis 451, a rejoint la famille des Eglises non chalcédoniennes monophysites. Intéressante et précieuse est l'anthologie de textes doctrinaux, exégétiques, liturgiques, hagiographiques et spirituels que l'auteur a traduit ici et qui sont, pour la plupart, inédits en langue française. Un court chapitre évoque les traditions et les principes essentiels de l'art sacré éthiopien dont la richesse est bien connue. Revenant sur la structure de l'office et du calendrier liturgique pour en éclaircir la complexité, l'auteur termine par la description de l'organisation sociale et ecclésiastique encore en vigueur, et des différentes Eglises représentées dans ce pays. Une bibliographie dresse la liste de l'ensemble des instruments de travail, des textes et des études pour chaque domaine envisagé.

JEAN BOREL

JOHN LEE THOMPSON, *John Calvin and the Daughters of Sarah. Women in regular and exceptional roles in the exegesis of Calvin, his predecessors and his contemporaries* (Travaux d'Humanisme et Renaissance 259), Genève, Droz, 1992, XIV + 308 p.

Beau titre que ces «filles de Sarah» faites suivantes de Jean Calvin (en référence à 1 Pierre 3, 6), pour une étude s'intéressant aux femmes dans l'œuvre exégétique du Réformateur, de ses prédécesseurs et de ses contemporains. L'abondante littérature secondaire présentée – et Thompson discute souvent avec l'ouvrage de Jane Douglass, *Women, Freedom and Calvin* (1985) – dégage un Calvin qui reconnaît à la femme une place hiérarchique traditionnelle, subordonnée à l'homme, avec une touche d'équivalence, comme chez Paul (p. 15ss). L'A. se demande pourtant si le Réformateur, dans ses écrits exégétiques, se démarque de ses positions conservatrices. Le premier chapitre rappelle le cadre de la question féminine à la Renaissance: l'essor de l'éducation des femmes, la revalorisation du mariage et la «querelle des femmes» (p. 32-48), débat littéraire bien connu sur la supériorité ou l'infériorité des femmes, qu'illustre en particulier l'œuvre d'Agrippa de Nettesheim.

L'A. s'intéresse également aux femmes exceptionnelles du XVIe siècle; même lorsqu'elles furent en contact avec Calvin, il ne leur concéda que peu d'importance. Il est alors temps d'entamer la partie exégétique de l'ouvrage. Il s'agit tout d'abord du problème de l'image de Dieu dans la femme. Ce chapitre montre bien comment les auteurs anciens (Augustin, Chrysostome, Ambrosiaster, Thomas d'Aquin, Denys le Chartreux) et modernes (Erasme, Bucer, Cajetan, Luther, Brenz, Musculus, Vermigli et Calvin bien sûr) ont essayé de concilier Gn 1, 26 («imago Dei») et 1 Cor 11, 7 (seul l'homme est la gloire de Dieu, la femme n'est que la gloire de l'homme). Les hommes du XVIe siècle ont compris l'*imago Dei* dans l'homme comme la raison (Cajetan), la justice (Luther) ou la domination (Musculus). La domination empêche certains, tels Erasme et Zwingli, de reconnaître que les femmes sont comprises dans l'image de Dieu. Pour Calvin, la femme porte l'image de Dieu, comprise comme un bien intérieur de l'âme, mais à un degré second (p. 100-102). Le chapitre trois repère trois moments particuliers dans l'histoire d'Eve: son statut de créature avant son péché, la nature et le motif de son péché, et ses conséquences. La doctrine de Calvin reflète celle de ses contemporains, en particulier sur la question du péché compris, ainsi chez Luther, comme manque de foi (p. 130). Quant à la malédiction qui touche Eve, avec les douleurs de l'enfantement, Calvin, à la suite d'Augustin, la dépeint comme salvatrice (p. 144s.). Le chapitre suivant est dévolu aux Matriarches. Comme pour celles des Patriarches, Calvin n'a pas voulu trouver d'excuses aux errances de Sarah et Rebecca. Il ne défend une attitude ambiguë que s'il la comprend comme une révélation spéciale, ainsi le renvoi d'Agar et Ismaël (p. 174), et si le texte le permet. Deborah (Jg 4), en revanche, a eu une révélation spéciale, pour le blâme des hommes. Deux textes forment ensuite la trame de la recherche sur les femmes du Nouveau Testament: 1 Cor 11, 5 (la prophétie des femmes), et 1 Cor 14, 34 (le silence des femmes dans l'Eglise). Calvin est réticent à un office public des femmes (p. 203), et il restreint 1 Cor. 11 à une Eglise en désarroi (p. 221 s.). Pourtant il affirme également que le silence imposé est une chose indifférente, faisant partie des *adiaphora* et relevant de la discipline ecclésiastique *(politia)*. Le dernier chapitre se concentre alors sur Calvin, sur le rôle public et ecclésial qu'il attribue aux femmes, et sur l'apparente contradiction d'affirmations divergentes. Dans une longue et très fine analyse de l'*Institution* et du commentaire sur la première Epître aux Corinthiens (1546), J. L. Thompson montre bien que les choses indifférentes pour Calvin ne sont pas celles qui ne concernent pas le salut, mais celles qui ne sont ni commandées ni interdites par l'Ecriture et, surtout, qui ne lient pas les consciences. Quand le Réformateur avance que le silence et l'enseignement des femmes relèvent des *adiaphora*, on ne peut comprendre ces affirmations hors contexte, ni faire de Calvin un féministe avant la lettre. Il est cependant dommage que l'A., qui a bien relevé des différences entre les œuvres homilétiques et les commentaires (ainsi p. 132 et 156), dans un sens qui accentue le péché de la femme, n'ait pas repris cette idée en conclusion. Elle peut en effet débrouiller la remarque qu'il fait sur l'impossibilité que Calvin ait pu tenir deux théories en même temps: silence et parole aux femmes (p. 278). Il a raison, mais on s'aperçoit en lisant les sermons et les autres œuvres théologiques et exégétiques du Réformateur que l'homme d'étude et le prédicateur, sans jamais s'opposer, marquent des accents légèrement différents. Dans la prédication, le péché de l'homme – et celui de la femme quand le texte le permet – est toujours souligné. En conclusion, on pourrait regretter que cette étude de qualité hésite entre la recherche de la conception de la femme dans l'œuvre, tant exégétique que théologique, de Calvin et l'histoire de l'interprétation des textes bibliques majeurs sur la femme – dont Gn 1 et 3; 1 Cor 11, 5 et 7; 1 Cor 14, 34. Elle aide pourtant à mieux comprendre ce que les hommes du XVIe siècle, et Calvin en particulier, ont écrit des femmes dans leurs ouvrages exégétiques: ils restent conservateurs dans leur tentative de rapprocher des textes

bibliques aux accents divergents. Enfin, la femme est l'avenir de l'homme, a écrit le poète. Sans débattre du propos, il est certain qu'elle demeure, en cette fin de XXe siècle, l'avenir du chercheur, même en exégèse du XVIe siècle.

MAX ENGAMMARE

Correspondance de Théodore de Bèze, recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Alain Dufour et Béatrice Nicollier, tome XIV (1573), (Travaux d'Humanisme et Renaissance – CCXLII), Genève, Droz, 1990, 354 p.

C'est un intérêt et un plaisir intellectuel fréquents que nous offrent les éditeurs de la correspondance de Théodore de Bèze, puisqu'à leur diligence s'ajoute un travail d'édition toujours soigné. Ce volume nous permet donc de parcourir les lettres de l'année 1573, dans lesquelles toujours les problèmes cruciaux et les détails de la vie se mêlent. Les préoccupations premières du successeur de Calvin demeurent les huguenots français après la Saint-Barthélemy de l'année précédente – ainsi le *De furoribus gallicis*, témoignage sur les atrocités de la Saint-Barthélemy, est-il traduit et diffusé – mais surtout l'afflux des réfugiés à Genève: il faut pourvoir à leurs besoins élémentaires. Une lettre de décembre indique d'ailleurs que l'on n'arrive même plus à nourrir les pasteurs réfugiés (n° 1035), puisque ce problème des réfugiés se double malheureusement d'une disette à Genève (lettres n° 998 et 1035). Cette correspondance témoigne d'ailleurs des collectes suisses et des dons faits pour les réfugiés, non seulement pour ceux de la cité du bout du lac, mais aussi pour ceux qui vivent sur les terres bernoises (n°s 967, 969, 973, 976, 983, 985, 991, 993, 994, 998, 999, 1006, 1008 et 1035). Il faut en outre noter les tensions entre magistrats et pasteurs, car les autorités sont de plus en plus strictes à l'encontre des réfugiés, les «vuydant» même! Autre sujet important, l'élection du duc d'Anjou, le futur Henri III, comme roi de Pologne est au centre de plusieurs lettres (n°s 983, 985, 990, 991, 995, 998, 1014 et 1015), par la crainte qu'elle suscite, mais aussi par les possibilités de se servir de cette élection qui apparaissent. Bèze ne croit cependant pas que le départ d'Henri pour la Pologne apportera la paix religieuse en France (n° 1026). 1573 est aussi l'année pendant laquelle Bèze rédige son *Droit des magistrats*, pamphlet justifiant la résistance au roi devenu tyran. Relevons encore que, parmi les annexes, les éditeurs publient la liste des 95 pasteurs réfugiés à Genève entre septembre 1572 et novembre 1573 (p. 282-293). Un détail pour terminer, le jugement de Zurkinden sur les annotations de Bèze au Nouveau Testament; le Bernois les trouvait «asiatiques», c'est-à-dire au style ampoulé et érudit (p. 162), il aurait préféré des notes simples. Cela n'empêcha Bèze et Bertram d'être bientôt chargés de réviser l'Ancien Testament en français (n° 1036), pour la bible qui ne paraîtra qu'en 1588.

MAX ENGAMMARE

Correspondance de Théodore de Bèze, recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Alain Dufour et Béatrice Nicollier, tome XV (1574) (Travaux d'Humanisme et Renaissance – CCLIV), Genève, Droz, 1991, XVIII + 267 p.

L'année 1573 avait été profondément influencée par les conséquences de la Saint-Barthélemy. L'année suivante, Bèze se soucie toujours du sort des Eglises de

France, mais la tragédie saxonne le préoccupe de plus en plus. Les Philippistes de Wittenberg sont persécutés et contraints de signer les articles de Turgau (n°s 1099, 1106, 1107). Cette persécution a pour objet l'ubiquité, dont Andreae est le champion. Rappelons succinctement que pour les ubiquitaires le corps du Christ est au ciel et sur la terre, alors que pour Bèze et les Réformés, cette conception confond les deux natures du Christ et leurs propriétés: le corps n'est qu'au ciel. Cette question entre bien évidemment dans le cadre des querelles eucharistiques. Bèze publie d'ailleurs deux leçons sur la Cène, sous le pseudonyme de Nathanael Nesekius (n°s 1067 et 1081), ayant hébraïsé son nom sans raison apparente. Il annonce ainsi simplement à Bullinger qu'il a publié cet ouvrage «sub hebraica mei nominis transformatione» (p. 146). Ce jeu de mots, comme sa mise en rime latine des Psaumes (n°s 1098 et 1103) et les vers composés à l'occasion de la mort de Joachim Camerarius l'Ancien (n° 1101) témoignent que l'homme d'Eglise conserve toujours une plume d'humaniste. La discipline ecclésiastique reste cependant une priorité majeure (n°s 1053, 1066s). Contre vents et marées, même zurichois, Bèze maintient que l'excommunication de la Cène appartient aux ministres (n° 1066). A l'étranger encore, la fuite du futur Henri III hors de Pologne suscite des réactions (n° 1076), mais aucun faux espoir. En outre, cette année 1574 aurait pu former l'avant-propos à *Ces malades qui nous gouvernent*: le duc d'Albe (n° 1051, p. 41), le duc de Savoie (p. 43), Henri-Robert de la Marck, duc de Bouillon (n° 1057, p. 59), Charles IX, qui meurt le 30 mai, et Heinrich Bullinger, de manière aiguë en novembre (n°s 1093s, 1097), sont bien mal en point. Le simple peuple n'est pas épargné, puisque la peste fait de nouveau des victimes et que déjà, à Genève, la vie est chère (p. 139). Enfin, au risque de se répéter, un nouveau bravo aux éditeurs pour leur célérité et la qualité de leur édition et des annotations.

MAX ENGAMMARE

GABRIELLA CAHIER, MATTEO CAMPAGNOLO et MICHELINE LOUIS-COURVOISIER (éd.), *Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève*, tome 10 (1607-1609) (Travaux d'Humanisme et Renaissance 252), Genève, Droz, 1991, XL + 392 p.

Un pasteur, citoyen genevois, part exercer son ministère en France. Il est soumis à la Discipline ecclésiastique des Eglises de France, mais il a prêté serment aux autorités de sa ville et reste à leur disposition si le besoin s'en fait sentir. Le Magistrat parvient-il à le rappeler? Cette question touchant Jean Chauve est au centre des débats du dixième tome des *Registres de la Compagnie des Pasteurs*, qui couvre les années 1607-1609. Le Magistrat cherche quelqu'un d'assez prestigieux pour remplacer Théodore de Bèze († 1605) et redonner ainsi un certain éclat à l'Eglise de Genève. La Compagnie hésite sur la position à tenir, le Magistrat n'arrive pas à ses fins, et Jean Chauve reste en France. L'élection du modérateur («proestos»), annuelle selon les vœux de la Compagnie, souhaitée renouvelable par le Magistrat, révèle d'autres tergiversations, puisque Simon Goulart, déjà modérateur en 1607, est réélu malgré lui en 1609 (p. 127-132). Autre hésitation, le changement de pain à la Cène, les Vaudois ayant adopté le pain levé depuis 1605. Genève ne veut cependant pas changer et résistera jusqu'en 1623 (p. 32, 134s, p. 188ss, p. 276). Les 6000 exemplaires de la réédition de 1605 de la Bible française déjà épuisés, la Compagnie décide en juillet 1607 une révision: il faudra supprimer des mots trop rudes, revoir certaines graphies de noms hébreux et éliminer des annotations inutiles (p. 30). Cette révision attend encore d'être étudiée. Toujours est-il qu'il est surtout

question d'argent et d'illustrations, quand la Compagnie parle de la Bible (p. 9s, 26s, 30, 34, 66, 79, 123s, 143s, 146, 148s et 153). Une longue introduction, qui s'aide des Registres du Conseil, pour suppléer aux Registres de la Compagnie, lacunaire pour l'année 1607 (p. XIIIss), mais également plusieurs annexes et appendices complètent cette édition de grande qualité. Dans ceux-là on découvre la correspondance de la Compagnie (p. 177-291), les procès de la famille Casuabon contre la justice genevoise (p. 295-308) – au sujet de l'héritage de Florence Casuabon, petite-fille du grand Robert Estienne, désireuse de récupérer les fameuses «grecques du Roi», matrices de caractères que l'imprimeur humaniste avait fait frapper, alors qu'il était encore à Paris –, la correspondance entre Jacques Lect et Isaac Casuabon, et la liste de plus de cinquante pasteurs genevois qui exercèrent le ministère pastoral en France au XVIIe siècle (p. 367-371).

MAX ENGAMMARE

IRENA BACKUS/FRANCIS HIGMAN (éds.), *Théorie et pratique de l'exégèse.* Actes du troisième colloque international sur l'histoire de l'exégèse biblique au XVIe siècle (Genève, 31 août-2 septembre 1988), (Etudes de Philosophie et d'Histoire 43), Genève, Droz, 1990, 449 p.

Les *Acta selecta* publiés par Irena Backus et Francis Higman regroupent la plus grande partie des travaux du troisième colloque sur l'histoire de l'exégèse biblique au XVIe siècle, tenu à Genève à la fin de l'été 1988. Présentées et conclues respectivement par l'actuel et l'ancien directeur de l'Institut d'Histoire de la Réformation de Genève, ces études soulèvent des problèmes, mais surtout donnent des éléments de réponse et suscitent la réflexion. Les actes, comme le colloque l'avait été, sont centrés d'une part sur la Genèse, de l'autre sur les Evangiles. La traduction de la Bible, la prédication et les tentatives d'unifier et de codifier l'enseignement biblique forment quant à eux d'autres pôles majeurs de ces actes que nous ouvrons maintenant plus en détail. Les exposés pléniers traitent de la signification du mot *commentaire* (K. Hagen), du débat catholique au milieu du siècle sur la possibilité ou non de traduire la Bible en langue vulgaire, non plus à partir des premiers débats du concile de Trente, mais à travers des textes d'Esprit Rotier et de Furio Ceriol (G. Bedouelle), et sur l'exégèse de l'histoire de Babel chez Calvin et Bodin que la langue de P. Lardet sert si bien. Nous apprenons que Furio renverse de façon audacieuse l'argument antitraduction – l'Ecriture en langue vernaculaire peut être la source d'hérésie – pour avancer qu'en cas d'hérésie des prédicateurs, les fidèles auront au moins l'Ecriture (p. 52). Les pilotes des cinq séminaires présentent ensuite leurs travaux sur l'ivresse de Noé (Gen 9, 20-27) et l'onction à Béthanie (Mt 26, 6-13); les prédications de Noël chez les zwingliens (résumé de l'Evangile), les luthériens (véritable fête du Christ) et les calvinistes (pas de fête particulière); la traduction de la Bible comme exégèse; la volonté de construire des *Harmonies* de l'Evangile avec Chemnitz et Mercator; la *Clavis Scripturæ sacræ* de Matthias Flacius Illyricus qui dominera l'herméneutique biblique au XVIIe siècle (p. 167), surtout en Allemagne, faut-il néanmoins préciser. Il est d'ailleurs dommage que la *Clavis* et son auteur ne soient pas mieux présentés. Tous les lecteurs de cet article ne sont peut-être pas en train de la relire. Troisième volet de ces actes, dix-neuf études qu'il nous est évidemment impossible de toutes présenter. Ces études marquent cependant les ruptures et les ouvertures dans l'exégèse biblique de ce siècle. Ainsi la question de l'allégorie apparaît plusieurs fois (p. 171, 200, 225, 252); l'honneur fait à l'exégèse de Luther par les luthériens de la fin du siècle, mais son peu d'influence

(p. 249, 257) ou le rayonnement espagnol de la Bible de Vatable (p. 285 ss) ouvrent des perspectives très intéressantes. Enfin, pour finir, comment ne pas remercier Pierre Fraenkel qui a offert un lieu pour le débat des idées et donné une audience internationale à l'exégèse biblique au XVIe siècle, ce dont ces actes témoignent une nouvelle fois.

MAX ENGAMMARE

ROBERT COOGAN, *Erasmus, Lee and the correction of the Vulgate: The Shaking of the Foundations* (Travaux d'humanisme et Renaissance 261), Genève, Droz, 1992, 126 p.

Le Nouveau Testament édité et annoté par Erasme en 1516 est un fait majeur dans l'histoire de l'exégèse biblique. Cette édition fut immédiatement saluée par l'Europe humaniste, mais également critiquée. Edward Lee gagna sa notoriété en éreintant la traduction et les annotations d'Erasme, non sans pertinence. Il fit d'Erasme un restaurateur de l'arianisme et du pélagianisme. Coogan consacre une courte mais excellente étude à la dispute entre Lee et Erasme; il en dégage les enjeux, en montre l'importance pour l'histoire de l'exégèse et ses conséquences sur la théologie. En 1517, Edward Lee part à Louvain pour améliorer son grec. Il y rencontre l'humaniste, au sommet de son art, mais affiche tout de go son désaccord sur la correction du texte biblique (p. 20 s.). Le conflit couve pendant plus de deux ans. Il éclate en février 1520, quand Lee fait paraître à Paris ses *Annotationes in Annotationes*, 243 notes sur les *Annotationes Novi Testamenti* d'Erasme de 1516 et 25 sur celles de 1519. Le prince des humanistes répond à l'étudiant inconnu – Lee ne deviendra archevêque d'York qu'en 1531 – par trois livres publiés en mars, avril et mai 1520! Il faut dire que l'attaque de Lee n'est pas légère. Il affirme en effet qu'Erasme ne cite pas correctement les Pères, qu'il corrige la Vulgate en dépit du bon sens et surtout il dénonce les passages qui illustrent son pélagianisme et son arianisme. Très justement l'A. développe ces deux dernières accusations. La première s'appuie sur la traduction de Rm 5, 12. Non seulement Erasme rend ἐφ ὡ par *quatenus* (dans la mesure où, puisque) contre *in quo* (dans lequel) dans la Vulgate, pour dire le rapport entre le péché d'Adam et celui des hommes, mais encore il ne parle pas de péché originel dans son annotation. Lee a beau jeu d'attaquer. En fait Erasme ne rejette pas le péché originel, compris comme disposition de la volonté d'imiter la rébellion d'Adam, mais il affirme que Rm 5,12s ne le fonde pas (p. 36, 44). Il s'agit d'un principe humaniste, puis réformateur, de ne pas justifier la doctrine par des textes qui lui sont étrangers. Dans les annotations des éditions suivantes de son N. T., Erasme tiendra compte de cette attaque, se défendant avec Théophylacte (1522) et Chrysostome (1527). Le témoignage des Pères vient appuyer sa lecture: en Rm 5, 12, Paul ne parle que du péché actuel. En 1546, le Concile de Trente condamnera cette lecture d'Erasme (p. 47). La seconde partie de l'étude de Coogan s'arrête sur l'accusation d'arianisme, fondée sur des textes pauliniens (ch. 2) et johanniques (ch. 3). Tour à tour les traductions et les annotations de Col 1, 15-20; Phil 2, 6-11; 1 Tim 1, 16 et 17; Tite 2, 13; Héb 1, 13, sont relues avec attention, et le lecteur ne peut que suivre la démonstration de l'A.: Erasme à la fois condamne et réhabilite Arius (p. 80). L'étude des textes johanniques se focalise ensuite sur le *Comma Johanneum* (l'ajout en 1 Jn 5, 7-8) et sur la traduction du «logos» de Jn 1 en *sermo* et non *verbum* (en 1519). Avec ce changement Erasme arbore une préférence pour une conception anté-nicéenne du *logos*. Là encore il se défend avec les Pères: Tertullien avait déjà traduit *sermo* (p. 88). Pour-

tant en 1522, il se sent forcé de réintroduire le *Comma Johanneum*, même s'il n'a pas trouvé un seul manuscrit grec avec cet ajout (p. 101), et revient au *verbum*. Coogan montre les conséquences des lectures érasmiennes du Nouveau Testament: les antitrinitaires du XVIe siècle et plus tard les Sociniens trouveront en elles une base pour leurs argumentations. Il rend aussi justice à Lee qui avait prédit l'impact de la correction de la Vulgate sur la théologie, en particulier les renaissances de l'arianisme et du pélagianisme. Pour lui, autorité de l'Ecriture et autorité de l'Eglise sont liées. Erasme, davantage philologue, n'a sans doute pas prévu le rôle de l'exégèse dans le renouveau et le développement de l'hétérodoxie. Un seul regret pour finir, formel: de trop nombreuses coquilles éraflent la lecture de cet excellent ouvrage (ainsi il faut lire «Phil 2, 6-11» à la p. 54, «Col 1, 19» à la p. 56, etc.).

MAX ENGAMMARE

ERASME, *Les Préfaces au 'Novum Testamentun'*, présentées, traduites et commentées par Y. Delègue avec la collaboration de J.-P. Gillet (*Histoire et société* n° 20), Genève, Labor et Fides, 1990, 251 p.

En publiant en 1516 son *Nouveau Testament* gréco-latin avec les *Annotations (Novum Instrumentum)*, Erasme y joint cinq pièces préfatoires; la lettre dédicace au nouveau pape, Léon X; la *Paraclesis* (une exhortation à la lecture de la Bible); la *Ratio* ou *Methodus* (où il souligne le rôle du Nouveau Testament en tant qu'outil permettant de transformer sa vie en une vie chrétienne), l'*Apologia* et la préface aux *Annotations*. De ces cinq pièces, la *Paraclesis*, la lettre au pape Léon X et la préface des *Annotations* étaient déjà disponibles en traduction française. Taisant les raisons pour lesquelles ils n'ont pas trouvé cette traduction satisfaisante (p. 11), les auteurs du volume présentent le texte latin des cinq pièces avec leur propre traduction. A cela ils ajoutent, avec leur propre traduction également, la lettre de Froben au lecteur, la lettre d'Œcolampade au lecteur, l'*Annotation* à I Timothée 1, 6, la lettre d'Erasme à C. Fisher et des extraits des deux lettres de M. Dorp à Erasme (les trois dernières pièces étaient déjà disponibles en traduction française). – La traduction, les notes des éditeurs et l'introduction manquent de précision et de rigueur. Voici un exemple de la traduction. A la page 54, ll. 39 ss: « ... si quotquot ubique terrarum Christianam philosophiam profitentur, in primis autoris sui decreta ex Evangelicis Apostolicisque literis imbibant in quibus verbum illud coeleste, quondam e corde Patris ad nos profectum, adhuc nobis vivit...» est traduit par «que tous ceux qui sur terre professent la philosophie chrétienne s'imprègnent d'abord des décrets de son auteur en les puisant dans les lettres évangéliques et apostoliques: le Verbe céleste qui est jadis venu jusqu'à nous depuis le cœur du Père en elles pour nous, vit encore» [!] au lieu de «... apostoliques dans lesquelles vit encore pour nous le Verbe céleste, jadis venu jusqu'à nous depuis le cœur du Père». Dans les notes (voir p. 181-182), l'Alsacien Johann Sapidus devient John Sapidus tandis que l'Anglais Christopher Fischer s'appelle soit Christophore Fisher (p. 11) soit Christophe Fisher (p. 205). L'évêque de Bâle, quant à lui, est anglicisé en Christopher von Uttenheim (p. 182). L'introduction est peu instructive: les auteurs ne disent même pas quels manuscrits grecs Erasme aurait utilisés; d'autre part, ils n'admettent pas que l'humaniste ait eu – du moins dans ses débuts – de la sympathie pour Luther (voir p. 15). Enfin, la bibliographie à la fin de l'ouvrage s'avère lacunaire. Il y manque notamment toute mention des derniers travaux de C. Augustijn, d'E. Rummel et d'A. Reeve.

IRENA BACKUS

LEE PALMER WANDEL, *Always among us. Images of the Poor in Zwingli's Zurich, Cambridge,* Cambridge University Press, 1990, VIII + 199 p.

L'auteur de cet ouvrage se donne pour but d'examiner les rapports entre la ville de Zurich et ses pauvres à l'époque de la Réforme. L'introduction est suivie de trois chapitres dont chacun constitue une étude spécifique de la problématique. La première de ces études dessine l'image du pauvre tel qu'il apparaît à travers la parole prêchée, orale et écrite. Entre autres, l'auteur y soumet à une analyse détaillée trois écrits de Zwingli: *Der Hirt, Welche ursach gebund ze ufruren* et *Ein Antwort Valentino Compar.* Elle en conclut que pour Zwingli (et c'est la particularité de sa position) les pauvres ne sont pas que des marginaux que l'on doit souffrir, mais des «images de Dieu» – une partie intrinsèque de la communauté chrétienne, que celle-ci doit aider en vertu de l'amour du prochain. Cette conclusion aurait eu plus de poids si l'auteur avait comparé l'attitude de Zwingli à celle d'autres Réformateurs (celle de Bucer, par exemple, est beaucoup plus négative) et si elle avait cherché une explication à cette attitude de Zwingli dans la situation bien particulière qui était la sienne: le Réformateur zurichois n'aurait guère pu se permettre de critiquer les pauvres dès lors que ceux-ci étaient susceptibles d'être détournés par les Anabaptistes. La deuxième étude, peu cohérente et très spéculative, traite des images du pauvres dans les gravures de l'époque. L'auteur s'intéresse spécialement aux gravures sur les pages de titre des trois traités de Zwingli: dans chaque cas, selon elle, il s'agit du Christ s'adressant aux pauvres. Or, rien ne laisse supposer que les gens à qui s'adresse le Christ des gravures soient particulièrement indigents! Il s'agit plus probablement de représenter le Christ comme le pasteur et le guide parfait, source de toute consolation. C'est le message du Christ lui-même qui remplace celui de l'Eglise romaine. Tel est aussi le sens de la citation de Mt 11,28 qui intervient sur chaque page de titre dans les premiers écrits de Zwingli. La signification exacte de ce passage semble embarrasser quelque peu L. Palmer Wendel. Tantôt elle affirme que Mt 11,28 «ne contint aucune référence aux pauvres» (p. 26), tantôt (p. 116) elle le compare avec la version luthérienne du verset pour démontrer que pour Zwingli Mt 11,28 traite bel et bien des pauvres. Il n'y a aucune référence à l'histoire de l'exégèse de ce passage, qui aurait pu jeter une lumière sur l'emploi qu'en fait Zwingli. La comparaison avec les gravures des paucres nurembergeoises est peu probante, vu qu'il s'agit de gravures qui servent d'illustration à un tout autre genre d'écrits.La troisième partie, consacrée à la législation en matière de pauvres à Zurich entre 1520 et 1531, s'avère plus cohérente. L'auteur y montre comment les diverses mesures qui furent prises servirent surtout à augmenter le pouvoir du Conseil. Fondé en grande partie sur la littérature secondaire, l'ouvrage ne présente pas de bibliographie.

IRENA BACKUS

PARACELSE, *Evangile d'un médecin errant.* Textes choisis, traduits et présentés par Lucien Braun, Paris, Arfuyen, 1991, 95 p.

Lucien Braun, spécialiste français des études paracelsiennes, a eu l'excellente idée de nous donner une traduction inédite de fragments typiques tirés des œuvres théologiques, exégétiques, éthiques et spirituelles de Paracelse. Dans ces quelques pages, nous entrons de plain-pied dans cette manière unique, toujours vigoureuse, libre et dégagée de toute entrave, qu'avait Théophraste de Hohenheim d'exposer sa

pensée originale et profonde. Convaincu que tout, dans l'univers, se fait écho, qu'un même ordre traverse et commande le cosmos, Paracelse passe continuellement du monde matériel au monde spirituel et au monde surnaturel. La manifestation de l'unité de ces trois mondes, laquelle est ontologique plus que déductive, lui permet de tout intégrer et de ne rien laisser sans raison. Ces fragments choisis illustrent magnifiquement sa méthode et, par eux, nous comprenons d'une manière nouvelle, qui reste néanmoins traditionnelle, la Trinité, la résurrection des corps, le baptême, la quête du Souverain bien, l'esprit de pauvreté, le discernement et la mission apostolique, autant de points essentiels de l'enseignement du Christ auquel le médecin suisse n'a cessé de s'attacher existentiellement pour le réaliser jusque dans les ultimes conséquences qu'il avait conçues pour lui-même.

JEAN BOREL

Theologische Realenzyklopädie, Berlin-New York, de Gruyter, vol. X-XXI, 1982-1991. Théologie contemporaine

Cette encyclopédie théologique, protestante et allemande pour l'essentiel, poursuit son chemin. Le vol. XXI a paru en 1991 et il en est encore à la lettre M. On dépassera donc les 25 volumes prévus initialement. L'un des deux éditeurs principaux, Gerhard Krause, est mort en 1982 et n'a, semble-t-il, pas été remplacé, puisque Gerhard Müller reste le seul éditeur. L'auteur de la préface du vol. I, Carl Heinz Ratschow, principal inspirateur de l'entreprise, s'est retiré en 1986 à l'âge de soixante-quinze ans. Enfin, l'équipe des experts et collaborateurs a subi certains remaniements (cf. les avant-propos aux vol. X et XVI). L'orientation générale reste cependant la même: l'encyclopédie «reflète» (cf. la préface du vol. I) le spectre actuel des connaissances théologiques. Elle insiste sur la perspective historique (ainsi l'article *«Katechetik»* intéressera-t-il plus l'historien du christianisme que le spécialiste de théologie pratique). Les articles sur les Pères de l'Eglise, les théologiens du Moyen Age et les Réformateurs sont nombreux et copieux. La réflexion systématique n'est pas absente des grands articles sur «Jésus-Christ», l'«Eglise», la «croix», la «liberté» ou l'«amour» (le bref article «canon» est un complément systématique aux pages historiques du vol. VI, p. 22-48). Le lecteur se félicite d'avoir à sa disposition d'amples développements en histoire des religions: «Hindouisme», «Islam», «religion grecque» (par Walter Burkert), «Judaïsme». Il se plongera aussi avec plaisir dans les articles consacrés à tel ou tel pays, «Grèce» ou «Italie» par ex. (à ce propos, Giuseppe Alberigo aurait pu signaler plus nettement, vol. XVI, p. 408, le rôle des Vaudois du Piémont; il y aura certes un article à leur propos). Une originalité de cette encyclopédie; les articles doubles qui font nécessairement la part belle à la systématique. Ainsi trouve-t-on des articles sur «Judaïsme et christianisme»; «foi et raison»; «littérature et religion»; «Empire et papauté»; «Eglise et Etat»; et naturellement «Loi et Evangile»! – Un effort a été fait pour intégrer l'histoire de la théologie britannique (ainsi les articles sur divers savants du XIXe s.). On sent moins la vitalité du christianisme américain, sauf peut-être dans les articles consacrés à la Bible, où la recherche est très internationale. A ce propos, les biblistes qui, par comparaison, sont gâtés en matière d'encyclopédies, ont pour chaque livre biblique des présentations synthétiques. Il en va de même pour les rois d'Israël ou les disciples de Jésus. L'histoire de l'art n'est pas négligée: elle nous vaut un article sur la «chaire» et une présentation de la technique du «vitrail» (parmi d'autres illustrations, une reproduction en noir et blanc de la rose de la cathédrale de Lausanne). La théologie pratique n'est pas absente non plus de l'entreprise: le pasteur peut

s'initier à l'étude des actes pastoraux *(«Kasualien»)* ou de l'«homilétique». Avec d'autres, il se réjouira peut-être de lire l'article consacré au «Jazz»! – Si la recherche de langue française est présente dans les bibliographies (surtout dans l'article «Constantinople»), son influence est moins sensible dans le corps des articles. Ce jugement ne s'applique pas à l'article «Jésus-Christ» qui envisage la christologie de plusieurs points de vue: biblique, historique, dogmatique, pratique et même artistique. Le partie néotestamentaire est le résultat d'un long inventaire et d'une riche synthèse dus à la plume d'Eduard Schweizer. Le maître de Zurich situe d'abord son analyse dans un cadre herméneutique, face aux orientations libérale, existentiale, marxiste ou psychanalytique, en dialogue avec des théologies récentes (de la libération ou du *process*). Il analyse ensuite les premières attestations chrétiennes (formules christologiques, hymnes prépauliniens), les premières affirmations relatives à la résurrection ou à la préexistence et les débuts des traditions narratives. Il présente alors la position christologique des divers auteurs du Nouveau Testament où l'on sent la richesse des connaissances et un esprit de synthèse remarquable. Osant franchir un pas de plus, Schweizer offre alors sa propre reconstitution de la vie et du message de Jésus (il reconnaît les limites actuelles de la recherche, en particulier à propos du titre «Fils de l'homme»). Les autres parties de cet article, par ex. sur le Christ dans l'Eglise ancienne par Rowan Williams, sont de la même qualité. – On pourra toujours adresser des critiques aux éditeurs de TRE (l'article «femme» est rédigé en bonne partie par des hommes!). On ressentira parfois de l'irritation devant une œuvre qui reste très allemande. On sera souvent surpris par le pot-pourri d'articles (le vol. XXI vous fait passer de «Léonard de Vinci» à «Malachie d'Armagh» [pour savoir qui était cet évêque, cf. vol. XXI, p. 754-756!] en passant par la Faculté de théologie de «Lucerne» et la «magie»). On regrettera que, dans les bibliographies, les auteurs restent en minuscules et que les titres n'apparaissent pas en italiques. Il n'empêche que le théologien se trouvera – si l'on me permet ce jeu de mots – en très bonne compagnie dès qu'il consultera cette encyclopédie pour y chercher soit un renseignement précis, soit une information générale. – Au terme de ce survol, je signale que ces lignes font suite à une mention de l'entreprise et à un compte rendu des volumes I-IX, parus dans cette revue (cf. *RThPh* 110 [1978], p. 67 et 114 [1982], p. 432-433). J'ajoute qu'un volume d'index biblique et de registre thématique, englobant les vol. I-XVII, a vu le jour en 1990. Il est l'œuvre de Frank Schumann et Michael Wolter qui reprennent et améliorent les index qui concluent chaque volume. Enfin, autre compagnon de l'entreprise, un «Schwertner» mis à jour (SIEGFRIED SCHWERTNER, *Internationales Abkürzungsverzeichnis für Theologie und Grenzgebiete*, Berlin-New York, de Gruyter, 1992[2]).

FRANÇOIS BOVON

DIETRICH BONHOEFFER, *Akt und Sein. Transzendentalphilosophie und Ontologie in der systematischen Theologie* (Dietrich Bonhoeffer Werke, 2), éd. par Hans-Richard Reuter, Munich, Kaiser, 1988, 219 p.

Il s'agit d'une nouvelle édition dans les D. B. Werke (cf. sur *Sanctorum communio* et *Gemeinsames Leben*, RThPh 122, 1990, p. 290-291) de la thèse d'habilitation de Bonhoeffer, parue en 1931. L'éditeur replace ce travail académique, le dernier du genre, du jeune Bonhoeffer dans son contexte philosophique: influence du personnalisme de Grisebach, de *Sein und Zeit* de Heidegger, du premier Barth des Prolégomènes de 1927. Bonhoeffer cherche à dépasser les deux grandes tendances de l'époque, l'actualisme et l'ontologie, l'acte et l'être, Barth et Przywara,

par la mise en évidence d'une figure médiatrice et précédente, celle du Christ présent dans la communauté. Le programme était peut-être trop ambiteux et Bonhoeffer n'a pas convaincu. Pourtant, il reste de cet écrit vertigineux la volonté de marquer, contre le premier Barth, la continuité, la tradition, l'analogie, d'où la formule fameuse: «Dieu n'est pas libre de l'humain, mais pour l'humain» (p. 85). Dieu ne peut pas être conçu comme non-objectivité éternelle, mais il est présent «de manière tangible et saisissable à travers sa Parole dans l'Eglise». Il en découle que «la théologie est une fonction de l'Eglise» (p. 128), idée très nouvelle à l'époque, que Barth et Bonhoeffer découvrent et défendent peut-être indépendamment l'un de l'autre. – On trouve des fragments en français de cet ouvrage dans *Textes choisis*, Genève/Paris, Labor et Fides/Centurion, 1970, p. 103-120.

HENRY MOTTU

DIETRICH BONHOEFFER, *Jugend und Studium. 1918-1927* (Dietrich Bonhoeffer Werke, 9), éd. par Hans Pfeifer en collaboration avec Clifford Green et Carl-Jürgen Kaltenborn, Munich, Kaiser, 1986, 712 p.

Ce volume rassemble des textes datant de l'adolescence et des études du jeune Bonhoeffer, de douze à vingt-deux ans (lettres, divers travaux de séminaires, exercices homilétiques et catéchétiques). D'un intérêt assez mince, l'ouvrage ne concernera que les spécialistes: les lecteurs de *Sanctorum communio* pourront lire le rapport de thèse de Reinhold Seeberg et surtout les «thèses de promotion» du doctorant Bonhoeffer.

HENRY MOTTU

DIETRICH BONHOEFFER, *Barcelona, Berlin, Amerika. 1928-1931* (Dietrich Bonhoeffer Werke, 10), éd. par Reinhart Staats et Hans Christoph von Hase en collaboration avec Holger Roggelin et Matthias Wünsche, Munich, Kaiser, 1991, 768 p.

Contrairement au précédent de la collection, ce volume est d'un intérêt considérable. Les chercheurs y trouveront entre autres les prédications ainsi que les conférences (notamment celle portant sur «La tragédie du prophétisme et son sens permanent») datant de Barcelone (1928), la leçon inaugurale à Berlin de 1930 intitulée «Die Frage nach dem Menschen in der gegenwärtigen Philosophie und Theologie», les travaux et documents divers datant du premier séjour à l'*Union theological Seminary* (1930-1931), tous fort intéressants (une conférence sur la guerre, des travaux sur le pragmatisme, l'éthique sociale, etc.). Le volume se clôt sur des réflexions personnelles de Hans Christoph von Hase au sujet de la remarque de son cousin dans les lettres de prison: «J'ai alors renoncé au verbalisme en faveur de la réalité». Le séjour aux Etats-Unis aurait en fait préparé ce que Bethge a appelé «le tournant du théologien au chrétien» de la seconde moitié de 1932.

HENRY MOTTU

HANS-JÜRGEN ABROMEIT, *Das Geheimnis Christi. Dietrich Bonhoeffers erfahrungsbezogene Christologie* (Neukirchener Beiträge zur systematischen Theologie, 8), Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1991, 386 p.

Cette thèse de doctorat d'un jeune théologien luthérien, soutenue à la Faculté de théologie protestante de Münster en Westphalie, fera date tant par la clarté de sa structure que par son contenu substantiel. L'A., un spécialiste de la *Religionspädagogik* et de la didactique, montre l'unité du projet théologique de Bonhoeffer en recourant à la notion de «mystère du Christ» qu'il explicite dans le champ théologique et ecclésial, mais aussi social et relationnel, ce qui n'est pas sans rappeler Jüngel. – Deux grandes parties forment l'ossature de ce travail: une première partie, génétique, examine les diverses acceptions du mytère dans l'œuvre bonhoefferienne au cours des années, et notamment la célèbre et assez obscure idée de la «discipline de l'arcane». L'A. pense que cette idée est chez B. une notion avant tout pédagogique et pastorale: en s'engageant dans l'histoire, Dieu garde son incognito. La dialectique entre se révéler et se cacher (théologie), parler et faire silence (éthique), s'engager et prier (spiritualité), cette tension est le cœur de la théologie et de l'action de B. Le mystère de Dieu impliquerait une expérience humaine particulière, l'expérience chrétienne. B. serait ce théologien qui aurait le plus insisté à la fois sur la particularité de la révélation et sur l'entrée nécessaire du christianisme dans la modernité. Le mystère comme *condition* de toute *Aufklärung* serait le concept médian de cette dialectique et permettrait ainsi de montrer que B. ne doit pas être interprété dans la mouvance post-chrétienne. – La seconde partie, qui étudie le «personnalisme christologique» de B. en suivant son cours de christologie de 1933, est plus systématique. L'A. défend l'idée que cette christologie (cf. le sous-titre de la thèse) doit être pensée en prise avec l'expérience historique. La question centrale de B. est bien celle-ci: «Qui est le Christ pour nous aujourd'hui?», et cela en rapport avec celle de l'identité personnelle («Qui suis-je?»), mais aussi collective et ecclésiale. Il s'agirait d'une christologie vécue sur le fond d'une expérience historique de vie (influence de Dilthey). – Il faut saluer cette interprétation «pastorale» de B., qui éclaire les textes théoriques par les prédications, les conférences et les méditations bibliques de B. (Dommage que nos amis allemands ne lisent manifestement plus le français: A. Dumas est cité selon la traduction anglaise!)

HENRY MOTTU

PIER CESARE BORI, *L'interprétation infinie. L'herméneutique chrétienne ancienne et ses transformations* (coll. Passages), Paris, Cerf, 1991, 146 p.

Voilà un livre des plus remarquables. Des plus difficiles aussi à situer. Car, de cet ouvrage de Bori, nous ne saurons jamais dire s'il redécrit une histoire de l'exégèse ou bien s'il effectue une exégèse de l'histoire. C'est plus et moins qu'un traité d'exégèse ou d'histoire: un livre, le livre peut-être qu'il nous fallait. – A partir de la vision d'Ezéchiel, de la description de cet étrange char qui fit couler tant d'encre, Bori s'interroge. Nous interroge aussi. Non pas sur le sens de ce texte, de fait obscur. Bien plutôt sur la prolifération des sens qu'on y trouva, sur cette persistance «d'un mode de lecture mystique» à travers tant de siècles d'interprétation et d'interrogation. – Ce que Bori donne à penser mieux que tout autre, c'est ce que nous avons gagné *et* perdu en occultant l'allégorèse. Certes, il fut un temps où la lecture

allégorique permettait de tout dire, ou de dire n'importe quoi. Il fut un temps, aussi, où peu à peu on brandit contre elle l'étendard de la littéralité. Le thomisme, ainsi compris, apparaît comme une gigantesque entreprise de domestication de cette pensée, surgie quasi spontanément de la lecture. Ce ne fut pas seulement la lutte du dogme contre l'an-archie interprétative; bien plus précisément devrait-on parler d'une tentative de dogmatiser unilatéralement *une* lecture, au détriment de toute autre. Mais ce fut pour qu'aussitôt, à l'intérieur même de cette interprétation prétendument littérale, surgisse la contamination joyeuse de la multiplicité des sens. Si l'interprétation est infinie, alors seule l'acceptation de cette infinitude peut redonner vie à l'écriture. Toute volonté d'imposer une lecture comme étant *la* bonne est condamnée d'avance. Non seulement car émanant d'une volonté humaine de pouvoir; mais, surtout, du fait de la résistance même du texte en sa lecture. – Or, nous le savons, nous avons perdu cette prodigieuse capacité à inventer des hypothèses interprétatives (fussent-elles aux abords du délire). Bori redécrit magistralement l'histoire de cette perte. Mais il nous montre aussi qu'il nous revient aujourd'hui de tenter de comprendre pourquoi, au-delà de nos écoles ou de nos méthodes, le besoin partout se fait sentir d'un autre mode de lecture. Jadis, on la disait mystique – peut-être aujourd'hui devrait-on la dire «poétique». Bori n'emploie pas ce terme. Mais, à le lire, on y songe souvent. Et l'on comprend que ce que nous avons laissé de côté, c'est sans doute cela même qu'il nous faudrait aujourd'hui redécouvrir, ne serait-ce qu'afin de mieux connaître la richesse et la force de l'écriture. – Reprenant de façon détaillée, précise et profonde, l'histoire de l'interprétation d'une vision, Bori fait donc plus qu'œuvre d'érudit. Il nous pose (tout son livre y concourt) la question de la relation entre l'univocité du sens et sa disparition dans la platitude. Il nous lance un défi: saurons-nous redécouvrir l'épaisseur et la profondeur des textes en leurs multiples lectures, saurons-nous retrouver le risque et la chance de l'infinitude interprétative? – On l'aura compris: que cette question surgisse aujourd'hui avec une telle acuité, cela en dit long sur les impasses de l'exégèse contemporaine. Au début de ce siècle, les grands travaux de style universitaire ont seuls pu redonner au commentaire biblique le sérieux nécessaire à sa légitimité. Peut-être sommes-nous à présent placés devant la difficulté inverse: l'obligation de redonner à l'exégèse le souffle et la force qu'elle a perdus, si nous souhaitons qu'à nouveau elle sorte des écoles. – Mieux que tout autre, Bori aura montré en quoi la lecture est *aussi* une force de résistance à l'uniformisation. *L'interprétation infinie* est un livre à lire, à relire, à méditer. L'ouvrage, sans doute, de l'un des plus fins exégètes de notre temps.

PIERRE-YVES RUFF

JEAN-PIERRE JOSSUA, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire* (Beauchesne Religions 16), Paris, Beauchesne, 1985, 300 p.

—, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire. Tome 2. La poésie moderne* (Beauchesne Religions 16), Paris, Beauchesne, 1990, 284 p.

Quelle puissance créatrice de langage religieux manifeste la littérature, et ce de façon théologique, c'est-à-dire réflexive et critique? C'est pour répondre à cette question que l'auteur a effectué toute une quête personnelle au sein de la littérature et qu'il a rassemblé de nombreux articles et essais dans lesquels il ne s'est jamais contenté de porter uniquement son attention aux auteurs «chrétiens», mais a vérita-

blement rejoint ceux qui ont tenté de créer un langage de l'absolu. C'est en quelque sorte une suite à l'ouvrage de Henri Brémond – l'*Histoire littéraire du sentiment religieux* (qui commence à paraître en 1915) – que propose Jossua dont la solide culture tant théologique que littéraire autorisait une telle entreprise. Le voyage auquel il invite est d'une très grande richesse puisqu'il comprend des monographies consacrées à Angelus Silesius, Hugo, Jacobsen, Proust, Jean-Paul de Dadelsen, Bonnefoy, Grosjean, mais également quelques grandes études («Le seuil et l'attente» et «La sainteté dans quelques romans du XXe siècle»). Quant au second volume, il offre de très fines introductions aux œuvres de Jaccottet, de Bonnefoy, de Reverdy, de Gracq, de Jouve ou d'Ignazio Silone et quelques études brèves consacrées à Catherine Pozzi ou Jean Mambrino par exemple. L'ensemble s'achève sur un commentaire subjectif de William Blake dont le dernier vers cité – «Car tout ce qui vit est saint» – peut être reçu comme une ultime invitation à la louange.

SERGE MOLLA

WERNER H. RITTER, *Glaube und Erfahrung in religionspädagogischen Kontext. Die Bedeutung von Erfahrung für den christlichen Glauben in religionspädagogischen Verwendungszusammenhang. Eine grundlegende Studie* (Arbeiten zur Religionspädagogik), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989, 340 p.

Réduction d'un tiers d'une thèse d'habilitation présentée à Regensburg en 1988 (Philosophische Fakultät I), ce texte est conduit par l'idée directrice suivante: contrairement aux affirmations de la théologie dialectique pour laquelle le croyant croit contre toute expérience, il faut tenir que l'expérience joue un rôle central pour la foi chrétienne. Celle-ci est en fait une manière spécifique d'expérience de la réalité. L'auteur reprend d'Ebeling et de Jüngel la formule que la foi constitue une expérience avec l'expérience (= *coram Deo*) de la réalité. Le lien avec l'expérience est. pour la foi, la condition sans laquelle elle se perd aujourd'hui dans l'abstraction. La théologie pratique, et particulièrement la *Religionspädagogik* (= *RP*), sont les lieux privilégiés pour la redécouverte de la valeur de l'expérience. L'A. en veut pour preuve les spécialistes de cette discipline qui, au début du siècle, ont déjà travaillé la question. Aujourd'hui, face aux sciences, il faut reconquérir un concept intégral, unique et non réductible d'expérience. Dans ce cadre, l'expérience liée aux manifestations religieuses est une de celles qui vont «plus profond» que l'expérience immédiate. Le sens de cette expérience est d'être communiquée et échangée, et c'est à cela que doit s'atteler la *RP* aujourd'hui. L'A. ne va guère plus loin dans l'élaboration de son modèle et ne donne en tous les cas aucun exemple de ce qu'il entend. De même il n'aborde jamais la question de l'expérience illusoire ou de l'expérience négative d'absurdité. Le thème de la transmission de l'expérience n'est pas approfondi et les considérations herméneutiques et pragmatiques sont minimes ou inexistantes. Enfin, la profusion de citations ainsi que de termes entre guillemets (parfois plus d'une dizaine par page) n'est guère en mesure d'encourager le lecteur.

PEIRRE-LUIGI DUBIED

PETER BIEHL, *Erfahrung, Glaube und Bildung. Studien zu einer erfahrungsbezogenen Religionspädagogik. Eine* Veröffentlichung des Comenius-Instituts Münster, Gütersloh, Gütersloher Verlaghaus Gerd Mohn, 1991, 260 p.

L'ouvrage rassemble six études de pédagogie de la religion dont seule la cinquième, la plus longue aussi, consacrée aux rapports entre l'homme à l'image de Dieu et le problème de la formation, est inédite. La cohérence de l'ensemble est forte par le fait que: 1. La perspective vise toujours la formation religieuse dans le cadre scolaire et s'efforce de penser sa légitimité dans l'enseignement en général aussi bien que ses contenus spécifiques. 2. Le partenaire privilégié de la réflexion est constamment la théologie systématique (nombreuses références à Jüngel, Ebeling, Pannenberg, Moltmann, Metz, etc.). 3. L'originalité de l'auteur tient son intérêt pour le symbole et ses formes d'expression (référence constante à Ricœur). – Le tout se place résolument sur le plan de la réflexion de fond, en discussion avec les travaux allemands du même ordre, et n'aborde qu'ici ou là les questions de didactique. Les débouchés pratiques ne sont pas toujours évidents: l'élaboration pragmatique reste à faire. On retiendra avant tout la définition soigneuse du concept d'«expérience» (1re étude), la reprise du thème de la théologie naturelle (2e étude) ainsi que celle des rapports entre Evangile et religion (4e étude) et la mise en rapport de Dieu et de l'expérience avec la prière (3e étude). La volonté de sortir des chemins de la théologie dialectique (responsable d'un déficit de pertinence de la foi dans le réel) est manifeste sans être toujours convaincante. La dernière étude s'attache au problème du rôle de la biographie dans la pédagogie de la religion.

PIERRE-LUIGI DUBIED

DENIS MÜLLER, *Fascinante astrologie* (Entrée libre n° 9), Genève, Labor et Fides, 1990, 110 p.

Cet opuscule se propose «d'expliciter la structure fondamentale de l'astrologie et d'en évaluer critiquement l'intérêt et la portée» (p. 8). L'essai se caractérise par une grande volonté de comprendre. L'auteur balise le parcours d'abord en évoquant les raisons de la fascination de l'astrologie, ensuite en en retraçant brièvement l'histoire. Il examine enfin quelques notions clés de l'astrologie, à savoir celles du destin, de la liberté et de la prédiction. Ces pages, bien documentées, nous permettent de réviser bien des jugements à l'emporte-pièce, entre autres celui d'une perception monolithique de l'astrologie. Elles évitent l'engouement et la polémique facile. Seules les lignes consacrées aux stupéfiants propos d'Elisabeth Tessier (à propos du Sida) laissent transparaître une ironie douce amère (pp. 72-76) Le dialogue s'engage à partir de présupposés chrétiens, clairement annoncés. La confrontation me semble véritable dans la mesure où l'interpellation est réciproque. En quoi et comment la fascination qu'exerce l'astrologie interroge-t-elle le christianisme? En quoi et comment la proposition chrétienne remet-elle en question les adeptes des différents courants astrologiques? La foi chrétienne (et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre) se propose comme une alternative plausible à la croyance astrologique. Le pari me semble donc bel et bien gagné. Pourtant, au fil de la lecture, deux critiques légères se sont imposées au recenseur. La première touche à la prétendue scientificité de l'astrologie. Je me montrerais beaucoup plus intransigeant à ce sujet. Dans la foulée des remarques de la page 50, il faudrait être plus net. Puisque le critère de falsifica-

tion lui est totalement étranger, cette discipline ne peut prétendre à *aucune* légitimité scientifique. La deuxième remarque aimerait relever une omission. Il me semble, en effet, que l'aspect économique et financier aurait pu trouver une place dans cette information destinée à un large public. Pourquoi les croyances aux prédictions, ou, pour parler avec Calvin, «la curiosité», n'ont-elles décidément pas de prix?

FÉLIX MOSER

Sciences bibliques

ALBERT DE PURY (éd.), *Le Pentateuque en question. Les origines et la composition des cinq premiers livres de la Bible à la lumière des recherches récentes* (Le Monde de la Bible), Genève, Labor et Fides, 1989, 421 p.

Ce livre est un des tout premiers tentant de présenter l'état de la recherche sur le Pentateuque dans son ensemble depuis les premières failles dans le «consensus wellhausenien». Inutile donc d'insister sur l'importance de cette somme! Tout exégète de l'Ancien Testament, et tout herméneute, se doit de l'avoir intégrée sous peine d'élaborer des thèses caduques. Issu d'un cours de troisième cycle de facultés de théologie de Suisse romande, ce livre a aussi le mérite de présenter, dans la plupart des cas pour la première fois, les contributions des grands maîtres allemands de la recherche sur le Pentateuque en français, grâce à un louable effort de traduction. C'est donc un jalon extrêmement renouvelant aussi bien pour le spécialiste que pour l'homme de terrain. Je note, et c'est la seule ombre au tableau, que de trop nombreuses erreurs d'impression se sont glissées au fil des pages. – *I. Introduction: Position du problème et brève histoire de la recherche* (pp. 9-80). A. DE PURY et TH. ROEMER. La première partie, à elle seule, vaut bien d'autres ouvrages sur le sujet. En effet, dans un format somme toute assez ramassé, les auteurs réussissent à présenter avec brio un aperçu de l'histoire de la recherche dès ses débuts et jusqu'aux discussions actuelles. Le texte est très lisible, mais fourmille en notes de bas de page de trésors bibliographiques. Les présupposés du système wellhausenien sont remarquablement mis en évidence, notamment grâce à une analyse socio-historique du cadre de vie dans lequel ce système a été développé. Cette remarquable introduction permet donc de débusquer les fausses apparences de solidité du système de Wellhausen et de mettre en perspective les questions essentielles posées aux chercheurs contemporains. – *II. Les couches littéraires* (pp. 83-232). Contributions de R. RENDTORFF, J.-L. SKA, M. ROSE, J. VERMEYLEN et H. SEEBASS. Cette partie propose diverses approches possibles de la question de la formation du Pentateuque. Rendtorff et Ska tentent de montrer, quoique de manière différente, qu'une approche plus synthétique est aujourd'hui nécessaire. La détermination et le découpage de couches littéraires risquent trop souvent de nous faire passer à côté de la cohérence du texte final. Rose expose sa thèse, selon laquelle l'historiographie deutéronomiste précède toutes les autres couches, avec pour exemple les textes relatant la mort de Moïse. Vermeylen défend un schéma wellhausenien des plus classiques, alors que Seebass essaie de faire le bilan des recherches sur le yahwiste et l'élohiste. – *III. Thèmes et traditions* (pp. 235-333). Contributions de S. AMSLER, A. DE PURY, E. BLUM et E. ZENGER. Cette partie aborde divers types de textes au vu de la recherche récente. Amsler nous donne l'occasion de faire le point sur l'histoire prélittéraire et littéraire propre aux textes de loi et sur leur rapport avec le cadre narratif à partir des prescriptions touchant à la célébration de la Pâque. A. de Pury nous fournit une lecture comparative des cycles d'Abraham et de Jacob, en montrant leur enracinement et leur histoire prélittéraire et littéraire très différente. Alors que

Blum retravaille la formation des traditions à propos du Sinaï, Zenger analyse le thème de la sortie d'Egypte. Tous deux s'attachent à découper des couches littéraires, et Zenger pose des questions très pertinentes aux tenants des nouvelles hypothèses à propos de la formation du Pentateuque. – *IV. Essai de synthèse* (pp. 339-389). Contributions de F. CRÜSEMANN et H. H. SCHMID. S'il est encore trop tôt pour tenter de trouver une nouvelle unanimité, et les contributions précédentes le montrent, cette dernière partie essaie pourtant de présenter les acquis de la recherche en forme de synthèse. Crüsemann explique la fixation de la forme finale du Pentateuque du fait de pressions politico-sociales sous l'impulsion de l'édit d'Artaxerxès. Quant à Schmid, il tente d'ébaucher une théologie du Pentateuque en se basant sur les deux points de focalisation de la recherche: l'existence de trois complexes littéraires profilés théologiquement et leur fusion en un tout à une époque tardive. – C'est donc un important livre qui est mis aujourd'hui à notre disposition. Le spécialiste, bien sûr, saura en reconnaître la valeur, mais j'espère aussi qu'un public large de théologiens et de praticiens s'y intéressera, car les questions que pose le débat au cœur du livre permettent de redécouvrir la richesse de textes trop longtemps enfermés dans un carcan exégétique et herméneutique, d'une part, et débordent, d'autre part, le champ de la recherche sur le Pentateuque.

THIERRY MAIRE

BRUNO OGNIBENI, *Tradizioni orali di lettura e testo ebraico della Bibbia. Studio dei diciassette ketiv l'/ qere lw* (Studia Friburgensia. Nouvelle Série 72), Fribourg, Ed. Universitaires, 1989, XVIII + 274 p.

L'A. apporte une contribution à une meilleure compréhension du casse-tête exégétique que présente la distinction massorétique entre ce qui est écrit *(ketiv)* et ce qui est à lire *(qeré)*. Il ne s'agit pas, comme le précise Ognibeni très modestement (cf. p. 4; 230), de proposer une nouvelle théorie globale, mais de comprendre, à l'aide d'un exemple concret, l'origine et le fonctionnement de ce phénomène. L'A. entreprend alors une analyse détaillée des versets où les massorètes distinguent le *ketiv* «*l'*» (ne...pas) et le *qeré* «*lw*» (à/pour lui); Ex 21, 8; Lév 11, 21; 25, 30; 1 Sam 2, 3; 2 Sam 16, 18; 2 R 8, 10; Es 9, 2; 49, 5; 63, 9; Ps 100, 3; 139, 16; Job 13, 45; 41, 4; Prov 19, 7; 26, 2; Esd 4, 2; 1 Chr 11, 20. Il commence par une présentation des listes massorétiques mentionnant cette distinction (p. 20-46). La proposition de lire *lw* au lieu de *l'* n'est pas une invention des massorètes: elle est attestée dans la littérature rabbinique (Talmud et Midrash, cf. p. 47-72) et même déjà au niveau des témoins textuels (Qumran et LXX); certains manuscrits contiennent en effet le *qeré* (p. 73-142). Il s'ensuit, d'après Ognibeni, que le *ketiv* et le *qeré* remontent à deux traditions anciennes (orales) différentes. La dernière partie du livre (p. 143-229) est consacrée à une étude exégétique des versets en question. En règle générale, c'est le *lw* qui fournit un sens plus satisfaisant; pour quatre cas seulement, l'A. préfère le *l'* (Ps 139, 16; Job 41, 4; Prov 19, 7; 26, 2 [?]). L'ouvrage contient deux index (textes bibliques; auteurs) et une bibliographie substantielle.

THOMAS RÖMER

FRANÇOIS ROUSSEAU, *La poétique fondamentale du texte biblique: Le fait littéraire d'un parallélisme élargi et omniprésent* (Recherches; nouv. sér., 20), Montréal, Bellarmin, Paris, Cerf, 1989, 280 p.

Disons-le tout de suite, il ne faut pas espérer trouver dans cet ouvrage de la poésie au sens habituel. En effet, ce recueil est un manuel, comparable à une grammaire, qui conduit son lecteur à la recherche de parallélismes structurels. L'A. met en lumière des «rimes de la pensée», c'est-à-dire des liens sémantiques de diverses natures entre des parties de phrases, des *stiques*. Par exemple le stique «Saint, saint, saint, le Seigneur des armées!» entretient un rapport de parallélisme chiasmatique avec «Toute la terre (est) remplie de sa gloire», en ce que «Saint» va naturellement avec «gloire»; la triple répétition «saint» correspond à «remplie» car l'un comme l'autre expriment l'intensité; «le Seigneur des armées» entretient avec «toute la terre» un rapport de dominant/dominé. Les soulignés font apparaître la structure des correspondances. Les parallélismes de stiques sont notés dans la marge selon un système mathématique. L'A. obtient ainsi un premier type de parallélisme qu'il complète avec deux autres types plus généraux. D'abord le thème d'un groupe de quelques stiques (parallèles ou non) est mis en relation avec un autre, puis des parallélismes sont établis entre des péricopes entières, en l'occurrence celles de l'épître aux Ephésiens. Par ces «parallélismes de sous-groupements de stiques» et de «péricopes» l'A. contribue à clarifier le mouvement du texte, à mon avis de manière souvent plus convaincante que par les «parallélismes de stiques». L'A. nous conduit ainsi au travers de l'Ancien et du Nouveau Testament (Gn 22,1-19; Ps 61; Es 6,1-13; Est 1,1-9; Mt 1,18-25; 6,9-13; 8,23-27; Mc 4,35-41; Lc 8,22-25; 11,2-4; 15,11-32; Jn 1,1-18; 21,1-14; Ac 2,42-47; 1Th 1,9-10; Ap 1,14-16; 19,11-16 et toute l'épître aux Ephésiens), d'un mythe amérindien et d'un poème yougoslave. L'A. applique cette méthode d'analyse au texte biblique et l'élargit à deux textes extrabibliques issus de traditions orales, il est possible qu'elle soit applicable à n'importe quel texte (j'ai essayé avec un article de journal). A l'exégète de savoir quel profit il tirera de cet outil méthodologique dans sa recherche de sens.

JEAN-DANIEL MACCHI

RENÉ KIEFFER, *Le monde symbolique de Saint Jean* (Lectio Divina, 137), Latour-Maubourg, Cerf, 1989, 117 p.

Le titre de ce volume promet beaucoup, car la question du monde symbolique du quatrième évangile, plus précisément l'analyse des différentes techniques littéraires et de leur fonctionnement rendant possible la construction de cet univers symbolique très particulier, est une des questions vivement discutées dans la recherche johannique actuelle. L'auteur aborde la question en étudiant dans une *première partie* les indications topographiques et chronologiques de l'évangile. La *deuxième partie* est consacrée à l'exégèse des «images et scènes johanniques». Il s'agit en fait d'un parcours exégétique à travers les 21 chapitres de l'évangile de Jean (!). Dans une *troisième partie*, R. KIEFFER essaie de résumer et d'approfondir de façon plus systématique ses résultats exégétiques, cela sous le titre «Le langage symbolique de Jean – matière, forme et idéologie». – Du point de vue méthodologique, l'auteur a utilisé des éléments de la narratologie et des théories de la métaphore, avant tout celles de l'Américain M. Black et de P. Ricœur, sans avoir négligé cependant l'arsenal bien connu et éprouvé de la méthode historico-critique. Il montre qu'un trait fondamental du quatrième évangile, observable dans presque

toutes les «scènes» johanniques, consiste dans un processus de «symbolisation» ou de «'métaphorisation' progressive» (p. 101; cf. aussi les p. 8, 105ss). L'intention centrale est d'amener le lecteur à une connaissance toujours plus approfondie de la personne de Jésus (cf. les p. 97ss. 112; etc.). Ainsi, la description johannique de la personne de Jésus, à la fois concrète et mystérieuse (p. 97), interdit au lecteur de se satisfaire de son image de Jésus; «les métaphores vives et les récits à signification symbolique de l'évangéliste l'engagent à renouveler constamment son approche» (p. 117). – Bien que cette triple approche méthodologique très fructueuse soit à saluer sans réserve, l'étude, dans son ensemble, suscite plusieurs questions critiques: N'y aurait-il pas plus à dire sur l'utilisation du temps dans l'évangile que ce qu'en dit R. KIEFFER (cf. par exemple les considérations pertinentes de R. A. Culpepper sur ce sujet dans son étude narratologique «Anatomy of the Fourth Gospel»)? L'esquisse exégétique proposée en deuxième partie a souvent tendance à se perdre dans des détails et perdre ainsi la vue sur la thématique centrale du symbolisme johannique. Cette partie exégétique était-elle, sous cette forme, vraiment nécessaire? Quelle est exactement la définition du concept central de symbole (les quelques remarques à la p. 9 sur ce sujet ne suffisent guère)? Enfin: quelle est la relation entre symbole et métaphore? Ici se révèle, me semble-t-il, une certaine carence théorique. C'est dire que, malheureusement, le livre ne tient pas toutes ses promesses.

ANDREAS DETTWILER

MICHEL BOUTTIER, *L'épître de saint Paul aux Ephésiens* (Commentaire du Nouveau Testament IXb), Genève, Labor et Fides, 1991, 316 p.

On pourrait s'étonner, a priori, que la collection du CNT offre un second commentaire d'Ep alors qu'elle ne dispose même pas d'un commentaire pour chacun des évangiles. En réalité, le lecteur du présent commentaire ne regrettera pas longtemps le bref ouvrage précédent, vieux de bientôt quarante ans. En estimant qu'«en contexte asiatique, aux alentours de 80-90» (p. 35), Ep «opère une jonction entre la théologie de Paul et les autres courants du christianisme représentés dans le NT» (p. 28), l'A. rompt avec la stérilisante question de l'authenticité, ce qui lui permet d'apprécier l'épître pour elle-même et de dégager clairement les défis (de l'œcuménisme notamment) encore brûlants d'actualité qu'elle relève. C'est ce que l'introduction (38 p.) décrit excellemment. La lecture du commentaire est facilitée par la division de l'explication en quatre temps: 1) Bibliographie raisonnée et raisonnable; 2) Critique textuelle: ce n'est pas le point le plus fort du commentaire; 3) Analyse: il s'agit d'un examen attentif de la structure du passage contribuant admirablement à l'intelligence du texte; 4) Exégèse verset par verset: on aura garde de ne pas omettre la lecture des notes souvent plus percutantes que le texte lui-même. Le commentaire allie avec un égal bonheur analyse et synthèse. En s'infiltrant dans les détails du texte sans perdre de vue la perspective générale, l'A. sait habilement redonner du relief à cette épître, souvent négligée car seconde, et dont la prose de «tendance plérophorique» (p. 22) s'avère parfois décourageante. Les synthèses présentant les diverses interprétations d'un passage, volontiers illustrées par des tableaux, plaisent par leur concision et leur clarté. L'A. voue un soin particulier à l'étude des sources, essentiellement pauliniennes, de l'épître, s'attachant à relever les moindres décalages entre les épîtres authentiques et Ep, en passant par Colossiens. L'A. peut alors dégager la perspective théologique propre d'Ep, puis établir des rapprochements impressionnants avec la tradition johannique ou 1 Pierre entre autres. Si l'on voit bien d'où vient Ep et avec qui elle dialogue, on distingue mal, en revanche où elle mène. L'A. cite bien certains textes gnostiques illustrant

une lecture d'Ep, mais il sollicite trop peu la littérature chrétienne postérieure pour démontrer que cette épître est «la matrice de la théologie chrétienne ultérieure, inscrivant l'événement du Christ dans la durée» (papillon publicitaire). D'autre part, je me demande si l'effort herméneutique de l'auteur d'Ep, consistant à «transposer au plan de la création ce qui s'était énoncé jusque-là en termes d'histoire» (p. 195), n'aurait pas moins pour but la survivance de l'évangile dans la durée, que de détourner les chrétiens d'Asie d'un penchant millénariste, qui trouve de bons appuis dans les lettres pauliniennes, puis dans l'Apocalypse, avant d'éclater au grand jour chez Papias, Irénée, dans le montanisme, etc.? Les excursus et enjeux méritent une mention d'excellence, car ils concentrent et actualisent avec limpidité la substance théologique de l'épître pour le plus grand profit du théologien et... du prédicateur. Dommage enfin que ce commentaire, issu de la meilleure veine du protestantisme de langue française et destiné à faire date, s'assortisse de trop nombreuses coquilles et imperfections typographiques dans le grec.

FRÉDÉRIC AMSLER

BRUNO CORSANI, *Lettera ai galati* (Commentario storico ed esegetico all'antico e al nuovo testamento, NT 9), Genova, Marietti, 1990, 493 p.

Le *Neutestamentler* de la Faculté vaudoise de Rome nous livre, dans cet important ouvrage, sa lecture de l'épître aux Galates. Avec pédagogie et compétence, l'auteur nous conduit pas à pas à prendre conscience de la complexité du texte, à évaluer les hypothèses en présence et à avancer des solutions avec prudence. Dans l'introduction générale (p. 13-47), l'A. présente successivement la place de Ga dans le corpus paulinien, les destinataires et la date de la lettre (Galates du sud?; après le concile de Jérusalem et durant la période éphésienne de Paul, avant 1-2 Co et Rm), sa visée (contrer l'*autre évangile* propagé par les adversaires de Paul), sa forme et son style (écrit plutôt polémique qu'apologétique, usant librement des procédés rhétoriques) et un survol historique sur son interprétation. Le commentaire qui suit est mené selon «une subdivision de type traditionnel ouverte à la rhétorique» (p. 38): – préambule (1, 1-12: prescript: 1, 1-5; exorde: 1, 6-9; stasis, c'est-à-dire la prémisse de l'argumentation et non la thèse elle-même: 1, 10-12); – première partie (1, 13-1, 21: narration); – deuxième partie (3, 1-5, 12 : démonstration); – troisième partie (5, 13-6, 10: parénèse); – épilogue (6, 11-18). Cet ouvrage contient une mine de renseignements philologiques, historiques et théologiques, avec des références précises, y compris la bibliographie et les index des passages bibliques et des noms. Un index des thèmes et des termes grecs aurait été fort utile, vu l'ampleur du traitement de chaque verset (de 1 à 7 pages). Les coquilles ne sont pas nombreuses: signalons seulement que l'ouvrage de Patte (p. 447) est publié en 1983 et non en 1953. En somme, un ouvrage très agréable à lire: l'explication est claire et le style élégant.

ANDRIANJATOVO RAKOTOHARINTSIFA